



ARTère
PARCOURS
ARTISTIQUE
SUR UN
CHANTIER PUBLIC

FONDS D'ART CONTEMPORAIN DE MEYRIN

“Le projet ARTère dessine un vaste territoire sensible suspendu entre terre et ciel, entre présent et passé, et dans lequel l’utopie s’invite.”

— Maryline Billod

GALERIE DES EAUX

DURÉE	2 ANS
NOMBRE DE PUIITS	11
DIAMÈTRE	8-10 m
PROFONDEUR	6-18 m
GALERIES	2'200 m
DIAMÈTRE	1.6-2.5 m
MATÉRIAUX ÉVACUÉS	8'000 m³
DÉBIT D'EAU MAXIMUM À LA SORTIE DE LA GALERIE LORS D'UN ORAGE	22 m³/SECONDE
SOIT	UNE PISCINE OLYMPIQUE REMPLIE EN 2 MINUTES
OU	110 BAIGNOIRES REMPLIES CHAQUE SECONDE

PARCOURS ARTISTIQUE

DURÉE	11 MAI-11 SEPT. 2011
NOMBRE D'ARTISTES	11
NOMBRE D'ŒUVRES	8

ARTère

**PARCOURS ARTISTIQUE
SUR UN
CHANTIER PUBLIC
11 MAI - 11 SEPT. 2011**

FONDS D'ART CONTEMPORAIN DE MEYRIN

Cette plaquette a été imprimée à 500 exemplaires.

www.meyrin.ch/artere

© 2011 FACM

Fonds d'art contemporain

Commune de Meyrin · 2, rue des Boudines · 1217 Meyrin

directrice de la publication : Dominique Rémy

coordinatrice du parcours artistique : Sylvie Bourcy

textes : Maryline Billod & Julien Rapp

photographies : Laurent Barlier

pp. 22-23 Céline Eléonore Froidevaux, pp. 70-71 Michèle Lechevalier, pp. 107-109 Ursula Mumenthaler

conception & réalisation : binocle

impression : PCL Presses Centrales SA

reliure : Reliure Service SA

Le Fonds d'art contemporain de la Commune de Meyrin a été créé en 1984 afin de contribuer à la qualité artistique des édifices publics ainsi qu'à la mise en valeur des rues, places et sites municipaux et d'enrichir le patrimoine artistique de la Commune.

Il est animé par une commission constituée d'artistes et de spécialistes en art, de représentants des autorités municipales et de services de la Commune de Meyrin.

DEPUIS DE NOMBREUX MOIS LES RUES DE MEYRIN, OUVERTES TELLES DES PLAIES GÉANTES, NE LAISSENT QU'UN ESPACE RESTREINT À

AVANT-PROPOS

Monique Boget – Maire

leurs usagers habituels, piétons et véhicules. Une galerie de décharge est en cours de réalisation. Elle permettra de récolter les eaux pluviales pour les conduire à un lac de rétention, le lac des Vernes. Régulées et régénérées par un biotope approprié, les eaux s'écouleront ensuite dans le Nant d'Avril puis dans le Rhône.

Huit artistes ont été invités par le Fonds d'art contemporain à intervenir sur le parcours de ce projet. L'ambition de cette démarche était de détourner le sentiment de désagrément lié au chantier et de proposer aux habitants et aux spectateurs une réflexion et une vision novatrice sur le cycle naturel de l'eau ainsi que sur son mode d'exploitation aujourd'hui.

Les artistes sélectionnés ont répondu positivement à cette invitation et se sont immergés avec intérêt dans la découverte de l'ensemble du processus, de la conception à la réalisation : eau sous toutes ses formes, forages et puits, travail de l'homme, développement durable...

Leurs créations ont pris place directement sur les lieux qui les avaient inspirés. Nul regroupement ni espace convenu ne fut prévu ; la rue, chaussée, trottoirs et dégagements annexes de verdure les a accueillis. La rencontre entre le spectateur et l'œuvre devint ainsi fortuite mais inévitable et l'art contemporain a alors participé directement à la vie de la Cité.

Le contexte de réalisation de ce parcours artistique, la cohabitation entre

les différents corps de métier, les obstacles imprévus, les échéances, ont cependant rendu cette démarche complexe et difficile. C'est pourquoi je remercie chaleureusement chacune et chacun pour l'ouverture et l'esprit positif dont ils ont fait preuve, artistes, coordinatrice d'exposition, entreprises, ouvriers, services techniques communaux...

Sans leur collaboration, leur ouverture et leur esprit positif, cette installation sur l'espace public n'aurait pas vu le jour.





“UNE LÉGENDE URBAINE PRÉTEND QUE LORS D’UN ESSAI NUCLÉAIRE SOUTERRAIN DANS LES ANNÉES 1950, UNE PLAQUE D’ÉGOUT

UN CERTAIN REGARD

Maryline Billod – Historienne de l’art

a accidentellement décollé de son emplacement habituel à une vitesse telle qu’elle aurait été capable de quitter le système solaire. Cette histoire est basée sur un fait réel: un incident qui s’est produit le 27 août 1957 lors de l’essai «Pascal-B» de la série de tests nucléaires souterrains de l’Opération Plumbbob sur le site d’essais du Nevada (NTS). La plaque en acier, dont le poids est estimé à environ une tonne, qui fermaît le puits du test, a été expulsée à une vitesse formidable et on ne l’a jamais revue ensuite. [...]»¹

Comme une constellation qui se serait échouée sur la ville, l’ensemble des huit œuvres qui forment le projet ARTère dessine un vaste territoire sensible suspendu entre terre et ciel, entre présent et passé, et dans lequel l’utopie s’invite.

Polysémiques, les œuvres s’appuient de façon diverse sur le chantier: alors que certaines pointent la construction des canalisations et le travail des ouvriers, d’autres évoquent plus directement la problématique de l’eau et de son cycle de récupération, d’autres donnent la parole aux habitants de Meyrin ou encore se réfèrent à la nature environnant le chantier. Comme les regards que sont ces ouvertures couvertes de grilles, qui permettent d’accéder aux canalisations pour assurer leur maintenance, les œuvres ouvrent des brèches

¹http://fr.wikipedia.org/wiki/Plaque_d'égout

dans l'ici et maintenant, rendant contigus le présent et le passé, et permettent une circulation dans le territoire sensible et stratifié qu'elles engendrent.

En donnant à voir les canalisations, les galeries souterraines et leur construction, par des photographies de tubes pour l'une et par des photographies d'ouvriers pour l'autre, *Le chemin des eaux* (Ursula Mumenthaler) ou *Les Pousse-Tubes* (Michèle Lechevalier) rendent manifeste l'organisation souterraine de la cité. Ce sont des fenêtres qui offrent une vue plongeante dans le so(c)l(e) urbain, donnant une condition de visibilité à une organisation occulte.

Les canalisations gèrent les eaux et assurent la séparation entre eaux claires et eaux usées. Intestin urbain, elles évacuent les déchets et les déjections produits par la société. Ici, les différences sociales se gomment au profit d'une certaine égalité, d'une certaine humanité qui nous définit et nous conditionne tous originellement. Elles nous renvoient également à l'histoire humaine, à l'évolution de nos sociétés. Tant leur tracé que leur facture rendent tangible la construction de la ville; vestiges de pouvoirs antérieurs, de décisions politiques qui se sont succédés jusqu'à aujourd'hui, elles permettent de mesurer et de différencier l'évolution de nos cultures.

Tapissé de légendes et de mythologies peuplées de créatures fantasmagoriques, lieu de refuge pour des fugitifs, l'univers souterrain ouvre les vannes du fantastique et peut devenir des lieux d'utopies.

Comme le résume l'éditeur du livre de Hugo Loetscher « La ville, la vie, l'administration, la politique, c'est le niveau du sol. [...]. Les canalisations sont les dessous de la ville, la cité en négatif [...] »².

C'est justement à la surface de la terre, dans le présent, là où la vie est en acte que la pièce *Traits pour traits ou Les fleurs en plastique* (Jean Stern) ramène le spectateur. Sous forme d'interviews issues de rencontres avec les habitants de

Meyrin, l'œuvre livre des regards croisés sur la ville d'aujourd'hui et d'hier; une ville intime, vécue, se découvre par les multiples récits émaillés de souvenirs. La pièce situe l'humain au centre de la cité, en tant qu'individu unique et sensible mais aussi en tant que citoyen.

Le territoire dessiné par la constellation des œuvres s'étire au-dessus du sol avec la pièce de Luc Mattenberger. *Baladeuse* évoque la lune, une lune constamment pleine; outil de chantier – la baladeuse permet d'éclairer les galeries souterraines – devenu astre de lumière, la pièce connecte et confronte le registre du sous-sol déterminé par le labyrinthe des galeries et le monde céleste et infini. C'est l'univers nocturne, celui du rêve et de l'utopie, qui se trouve convoqué dans le territoire que quadrille le projet ARTère.

Moment clé dans l'histoire d'une ville, le chantier indique le changement et bouscule les habitudes. Il se définit dans le temps, avec un début et une fin; à Meyrin, il confère une échelle temporelle au projet ARTère. En effet, l'existence des œuvres est conditionnée par la durée du chantier. Dès lors, le dialogue qu'elles génèrent entre la ville et ses habitants, transformant le passant en spectateur, est tout aussi éphémère.

Une fois la constellation dissoute, seuls les écrits, les images et les publications constitueront les traces tangibles et immuables de l'événement. Charriant l'expérience personnelle, les récits des spectateurs représenteront, quant à eux, une autre forme de souvenirs; ils s'inscriront éventuellement dans une mémoire collective en devenant légende ou rumeur.

² LOETSCHER Hugo, *Les Égouts*, L'Âge d'Homme, Lausanne, 1985



*« Je m'intéresse beaucoup aux espaces
et à la façon dont on les habite.
L'idée ici était de rendre visible
quelque chose qui se dérobaît aux
yeux des habitants, mais qui
les concerne dans leur quotidien. »*

— Céline Eléonore Froidevaux



ELLE AIME LIER UNE IDÉE ARTISTIQUE À UN ÉVÉNEMENT, UN TRAVAIL PUBLIC. DANS LE CAS D'ARTÈRE, CELA S'ACCOMPAGNAIT D'UN

CIEL OÙ VAS-TU? (HUIT BASSINS-MIROIRS)

Céline Eléonore Froidevaux

par Julien Rapp

intérêt particulier pour l'enjeu du parcours artistique. «Je m'intéresse beaucoup aux espaces et à la façon dont on les habite. L'idée ici était de rendre visible quelque chose qui se dérobaît aux yeux des habitants, mais qui les concerne dans leur quotidien. Cela touchait aussi l'architecture. L'eau est récoltée dans les bâtiments et sur la route. Cet aspect, très important, m'a frappée à Meyrin. J'ai pu aller sur les toits de bâtiments en travaux, rencontrer des techniciens.»

L'eau, thème central, revêt un caractère essentiel dans sa démarche. «Je travaille avec l'image, la photo. L'aspect de miroir m'intéresse fortement. On demande à la photo d'être un reflet fidèle des choses offertes au regard. L'eau a également cette dimension.» L'eau comme projet pour les habitants de Meyrin, l'eau inscrite dans l'espace urbain, autant d'aspects qui intéressaient l'artiste.

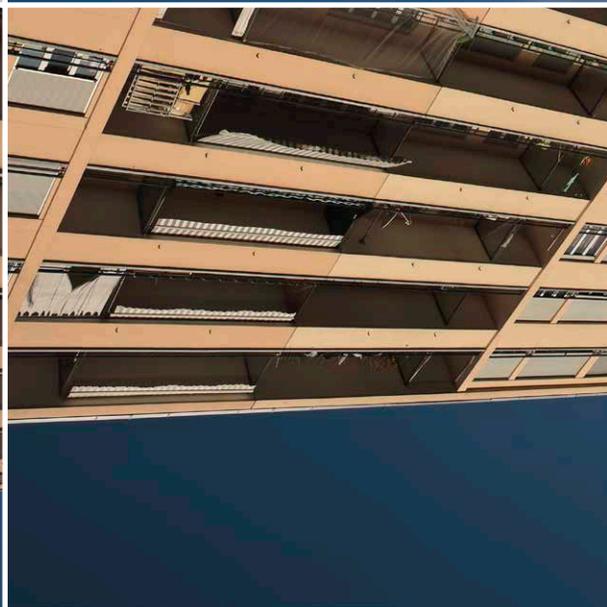
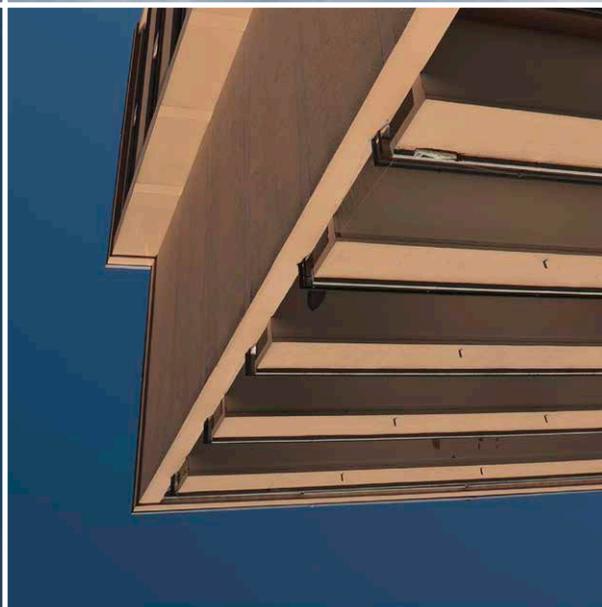
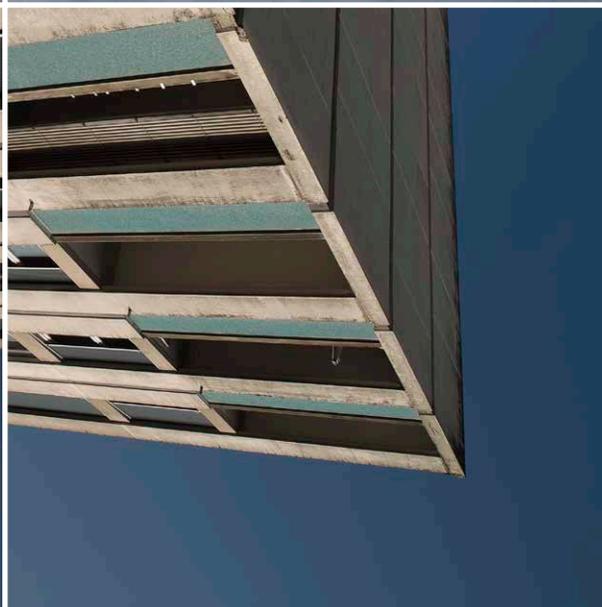
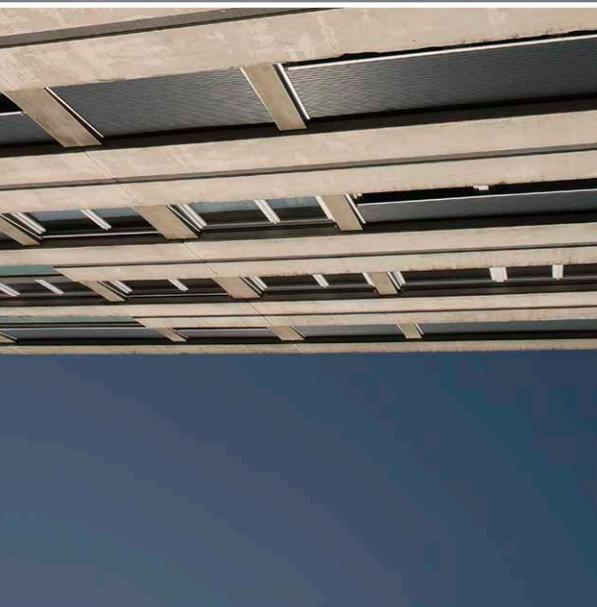
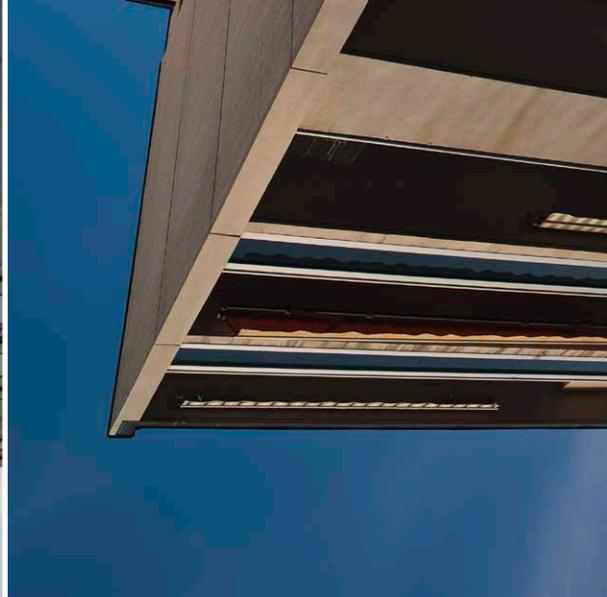
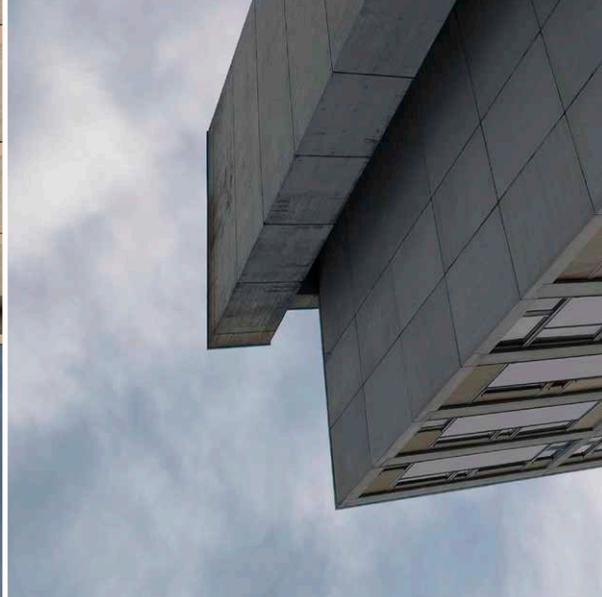
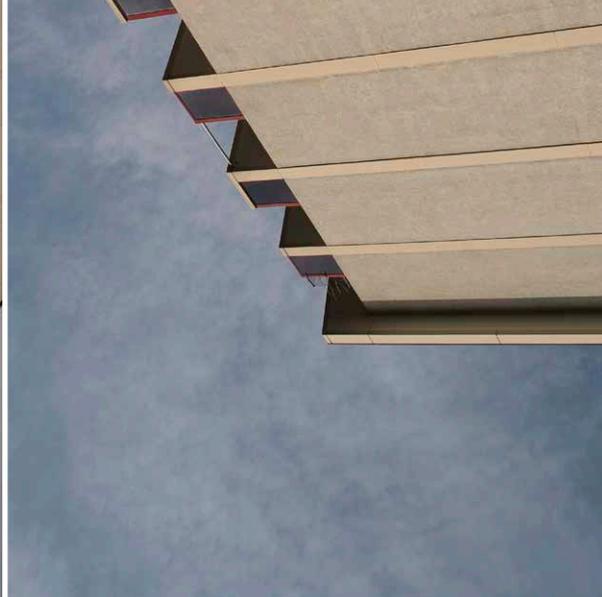
Comment les évoquer? Céline Eléonore Froidevaux part en repérage à travers Meyrin, photographiant bâtiments et parcours. Elle se balade juste après la pluie. À ses pieds, des flaques. Elle s'aperçoit en les observant que les bâtiments alentour s'y reflètent. Son idée est née. Elle crée des bassins-cadres. Au fond de ceux-ci, une photographie, comme un reflet, renvoie l'image d'un immeuble les surplombant. Ces bassins sont légèrement inclinés. «En cas de pluie, l'eau, qui s'accumule dans le bassin, apporte un autre reflet. Celui du ciel, par exemple. Il y a un point de vue particulier où ces deux reflets, photographique et aquatique, se superposent. Cela permet de renvoyer le regard vers

le haut, vers l'immeuble et le ciel. Vers le parcours de la pluie jusqu'au sol.» Autre aspect qui l'intéresse fortement, la notion de mouvement. «Je travaille beaucoup autour de cette notion. En revanche, durant le projet ARTère, c'était la première fois que j'évoquais un mouvement vertical, du ciel à la terre.»

Une artiste du mouvement et de la rencontre. Les réactions spontanées revêtent une grande importance à ses yeux. «J'ai eu de beaux échos de la population. Une dame est par exemple venue me voir, me dire qu'elle appréciait beaucoup ce travail. Elle s'intéresse à venir voir l'évolution des bassins-cadres au fil du temps, par grand beau, par conditions nébuleuses ou par orage. Les enfants, aussi, sont curieux. Ils posent des questions, et sont impressionnés par la grandeur des photos.»

Elle souhaite que ses créations s'ancrent dans la vie sociale. «Il est important à mes yeux, souligne-t-elle, d'être en contact avec des gens dans leur quotidien, et pas uniquement avec un public d'habités. L'art parle de ce quotidien, donc s'il y figure, s'il s'installe dans les lieux de vie, c'est d'autant mieux.»







*« Les gens qui passent tous les jours
autour du rond-point où sont
disposées ces associations de mots,
se les approprient au bout d'un moment.
Ils se rendront compte, pour certains,
qu'un beau jour, quelque chose a changé. »*

— Julia Sørensen



canaliser la machine à boire



uriner en rafales

toujours



arroser le siphon

déborder à flots

asp



UN ÉCRIVAIN INTÉRESSÉ À LA MISE EN ESPACE DES MOTS, ET UNE PLASTICIENNE QUI ÉCRIT ÉGALEMENT, SE SONT ALLIÉS. DE LEUR RENCONTRE

CLAIRES, USÉES

Julia Sørensen & Pierre-Louis Chantre
par Julien Rapp

est né un premier projet d'installation à la Terrasse du troc, à St-Jean. Un travail sur la mémoire, basé sur des témoignages d'habitants. « Mon idée première était d'installer le texte dans l'espace urbain. Je souhaitais à cette fin m'associer avec une plasticienne. », glisse Pierre-Louis Chantre. La collaboration fonctionne et se poursuit. Les projets s'enchaîneront rapidement, d'abord à Saint-Gervais, puis à Meyrin pour ARTère.

« Dans notre collaboration, nous travaillons sur deux idées. Celle de texte et celle de terrain de jeu dans la ville. » Deux idées présentes dans leur installation pour ARTère. Des mots et extraits de phrases, inspirés par le chantier comme par les eaux claires ou usées, y apparaissent sur des bâches de chantier. Ils sont liés entre eux en associations verbales. Celles-ci, visibles de loin, offrent au spectateur des combinaisons surprenantes et poétiques.

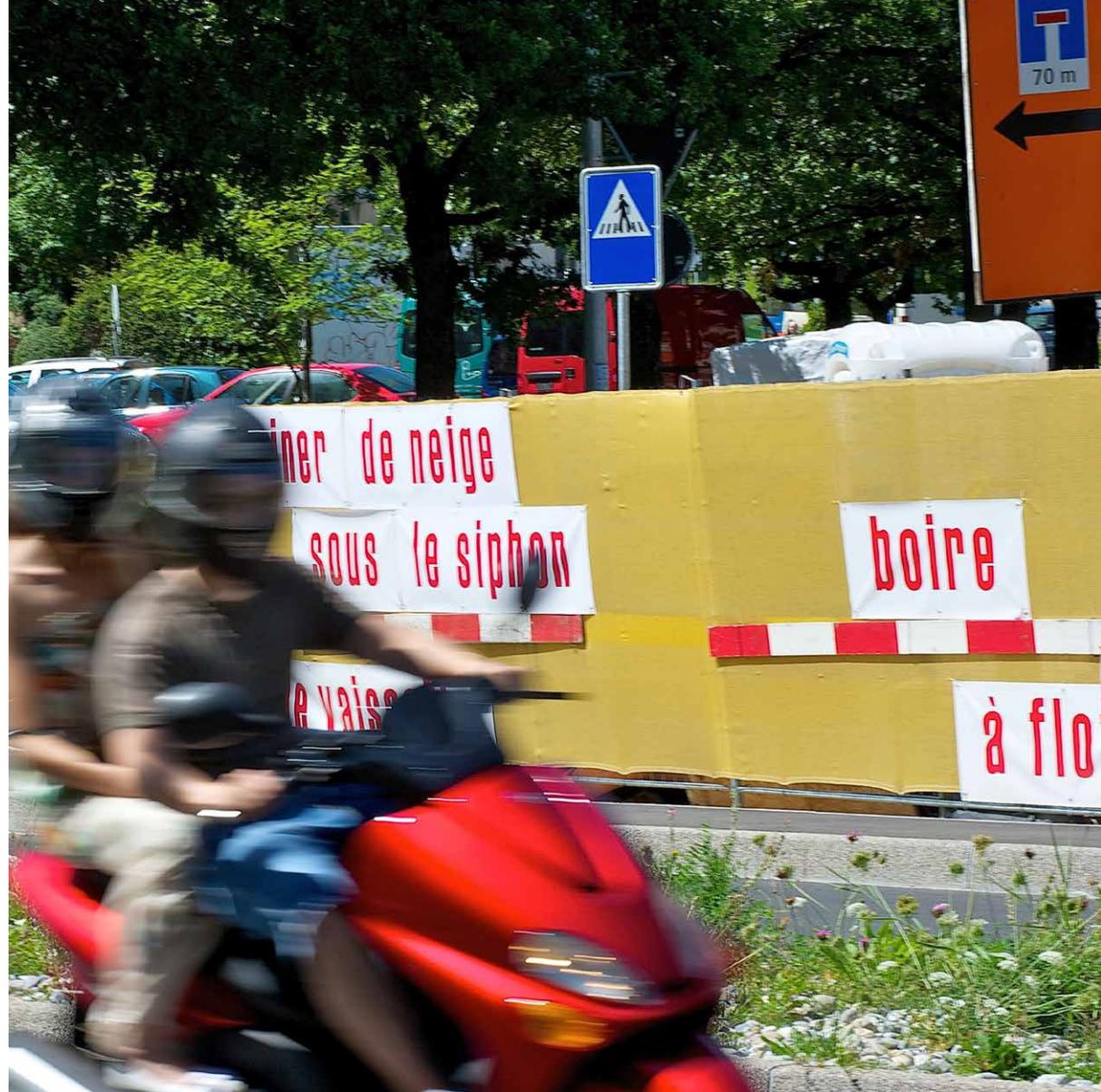
« Au début, nous proposons que les mots soient déplacés par les ouvriers eux-mêmes, les barrières voyageant au fil de l'évolution du chantier. En fait, cela s'est avéré impossible. Nous avons décidé de changer nous-mêmes tous les mois la combinaison de mots. »

La distance n'a pas séparé ces deux artistes complémentaires. L'un vît pourtant désormais à Paris, l'autre à... Madagascar. C'est donc à des milliers de kilomètres l'un de l'autre que leur contribution au projet ARTère a continué de s'élaborer. « On n'avait pas prévu ce cas de figure, précise Julia Sørensen. La vie

a fait les choses comme ça. Avec l'aide miraculeuse d'internet. On a tout préparé à distance, puis nous nous sommes retrouvés à Meyrin pour installer.»

Leur complémentarité ne fait aucun doute. «On se comprend bien dans l'idée de jouer avec les mots. On fonctionne tous deux de manière instinctive. On aime construire ensemble ces interventions dans l'espace public.»

Selon eux, leur art doit toujours être en mouvement. «On ne se verrait pas construire une statue immuable. Il faut que les choses bougent. C'est pour cela qu'on souhaitait revenir tous les mois à Meyrin changer les associations de mots. L'évolution de ce type de projet est intéressante. Une œuvre qui évolue continue à interpeller les gens. Si elle reste fixe, au bout d'un moment, elle disparaît», glisse Pierre-Louis Chantre. Julia Sørensen le rejoint sur ce point. «Cette idée d'interpellation naît du changement, du fait que ce qui est familier, attendu, ne soit plus là un matin, remplacé par autre chose. Les gens qui passent tous les jours autour du rond-point où sont disposées ces associations de mots, se les approprient au bout d'un moment. Ils se rendront compte, pour certains, qu'un beau jour, quelque chose a changé.» Le spectateur est ainsi naturellement incité à participer à la démarche. «Le fait que les mots soient en mouvement, qu'ils ne soient fixés que pour un temps limité, permet au visiteur de jouer lui aussi avec les combinaisons de mots, de développer son imaginaire.»





asperger

un trou

accrochage de mai · arroser le siphon · creuser un déluge de vaisselle · s'écouler depuis la chasse de neige · canaliser la machine à boire · uriner en rafales toujours · asperger un trou au milieu · laver des trombes · avec un bain en surface · déborder à flots · se doucher de pluie au milieu · sous un égout du lac · parfois au fond · **accrochage de juin** · boire à flots · déborder au fond · se doucher la chasse · la machine à laver un trou · asperger un bain de pluie · uriner de neige sous le siphon · creuser des trombes · canaliser en rafales · arroser de vaisselle · s'écouler depuis toujours · parfois un déluge au milieu · un égout en surface du lac · **accrochage de juillet** · boire un trou en surface · asperger à flots · se doucher le siphon · des trombes de neige · arroser en rafales · au fond sous la machine à uriner · déborder au milieu · laver un égout de pluie · s'écouler depuis un bain de vaisselle · un déluge du lac · parfois canaliser avec la chasse · creuser toujours · **accrochage d'août** · boire la chasse au milieu des trombes · se doucher parfois · creuser sous un égout de neige · uriner de vaisselle · toujours laver la machine à déborder en rafales avec un bain · s'écouler depuis un trou de pluie · asperger le siphon en surface du lac · canaliser un déluge à flots · au fond arroser



« Il est indispensable qu'on puisse avoir des opportunités comme ARTère. C'est un très beau concept. Une passerelle entre la population et le chantier, et en même temps, une manière de faire un travail de diffusion de l'art contemporain dans des espaces qui ne l'accueillent généralement pas. »

— Jean Stern



POUR LUI, INTERVENIR DANS L'ESPACE PUBLIC, C'EST RÉPONDRE À PLUSIEURS DÉFIS : TRAVAILLER À L'ÉCHELLE D'UNE VILLE, D'UNE RUE, D'UNE

TRAITS POUR TRAITS OU LES FLEURS EN PLASTIQUE

Jean Stern

par Julien Rapp

architecture. C'est aussi jongler avec des contraintes et un cahier des charges. C'est encore mettre en place un dialogue avec ses interlocuteurs et avec le public. « C'est enfin sortir de l'espace blanc de la galerie, espace exceptionnel mais détaché du monde. Il s'agit d'infiltrer l'art dans le quotidien. On n'est plus entre soi, on touche un cercle plus large de gens. Il s'agit d'occuper la scène contemporaine tout en ayant une ouverture sur le monde. »

Dans cette démarche, l'artiste est exposé. Il peut être confronté à l'échec. Sa proposition peut ne pas être retenue, le concours peut être annulé. Son œuvre peut également être vandalisée. Mais le jeu en vaut, selon lui, largement la chandelle. « Je ne suis pas contre les galeries, mais je trouve qu'il est indispensable qu'on puisse avoir des opportunités comme ARTère. C'est un très beau concept. Une passerelle entre la population et le chantier, et en même temps, une manière de faire un travail de diffusion de l'art contemporain dans des espaces qui ne l'accueillent généralement pas. » L'important à ses yeux est d'ancrer une œuvre dans son contexte. « Je milite contre les objets qui ne sont pas liés au tissu dans lequel ils s'inscrivent. Or, une des grandes qualités du projet ARTère est son rapport clair avec son environnement direct. »

Travaillant sur les qualités esthétiques et artistiques des objets, il décide, pour ARTère, d'assembler quasiment toute la gamme de tuyaux que l'on trouve en Suisse, en une gerbe multicolore. Ce seront ses *Fleurs en plastique*. « L'idée

était de prélever quelque chose qui évoque ce chantier, de le condenser, de le rassembler. De renvoyer à ce qu'il y a en-dessous. Le tout dans un matériau banal, plastique, bon marché.»

Au cœur de l'installation, le son. Un enregistrement d'éléments du quotidien saisis sur le vif, de bruits de machines du chantier, d'avions et de fontaines est audible en se penchant sur l'un des tuyaux. Les propos de gens des terrasses, de retraités, de la vendeuse de glaces ou de billets de loto, d'enfants qui jouent ont également été captés, afin d'avoir des échantillonnages de vie quotidienne. Gens du marché, ouvriers et contremaîtres y figurent aussi. « Tout cela a été ensuite monté, « composé » par Murièle Begert. Elle en a fait une véritable pièce sonore. Un jeu entre le sens des mots et les sons d'ambiance. »

Le son diffusé est amplifié par le tuyau, et résonne un peu. « Cela rappelle l'amplification des voix au sein du tube du chantier. C'est comme un coquillage que l'on collerait à l'oreille, et qui vous raconte la mer. »





- *Moi, j'habite tout près d'un aéroport, alors on entend tout le temps les avions.*
- *Moi si je ferme la porte, moi si je ferme la porte j'entends quand même.*
- *Ça vous dérange un peu, ou ça va ?*
- *Moi, quand je dors, ça va très bien.*
- *Moi aussi, parce que je fais comme s'ils étaient pas là et je ferme les yeux et donc après je m'endors, tout seul.*

Deux enfants de Meyrin à une question de Murièle Begert.





*« Dans la démarche de l'art
en milieu urbain,
il y a clairement un avant
et un après les ronds-points. »*

— Grégory Chapuisat



C'EST UN ÉTRANGE PARALLÈLE. LEUR ŒUVRE, BAPTISÉE POINT DE VUE NATUREL, EST CONSTITUÉE DE MYRIADES DE MIROIRS. QUI REFLÈTENT

POINT DE VUE NATUREL

Les frères Chapuisat
par Julien Rapp

les choses d'en face, la lumière. Mais dont on ne perce pas la profondeur. Et qui sont, en soi, l'antithèse d'un point de vue.

De la même manière, les frères Chapuisat ne parlent pas. Communiquent peu. Un rapport anodin? Pas forcément.

Leur œuvre évoque au spectateur qui doit l'interpréter selon ses propres critères, face au silence, un autre miroir, celui de la surface aquatique. Rejoignant en ceci l'idée d'incommunicabilité. Sous les océans, un autre monde. En se retournant, le nageur perçoit une surface qui sous des airs de vaste reflet, le sépare de l'air libre. De ce monde du dessous, impossible d'entendre clairement les sons en provenance de la terre ferme. Impossible également de transmettre un message clair à destination des êtres évoluant à l'air libre. Ici, l'absence de communication est absence de moyens de transmettre un message d'un monde à l'autre.

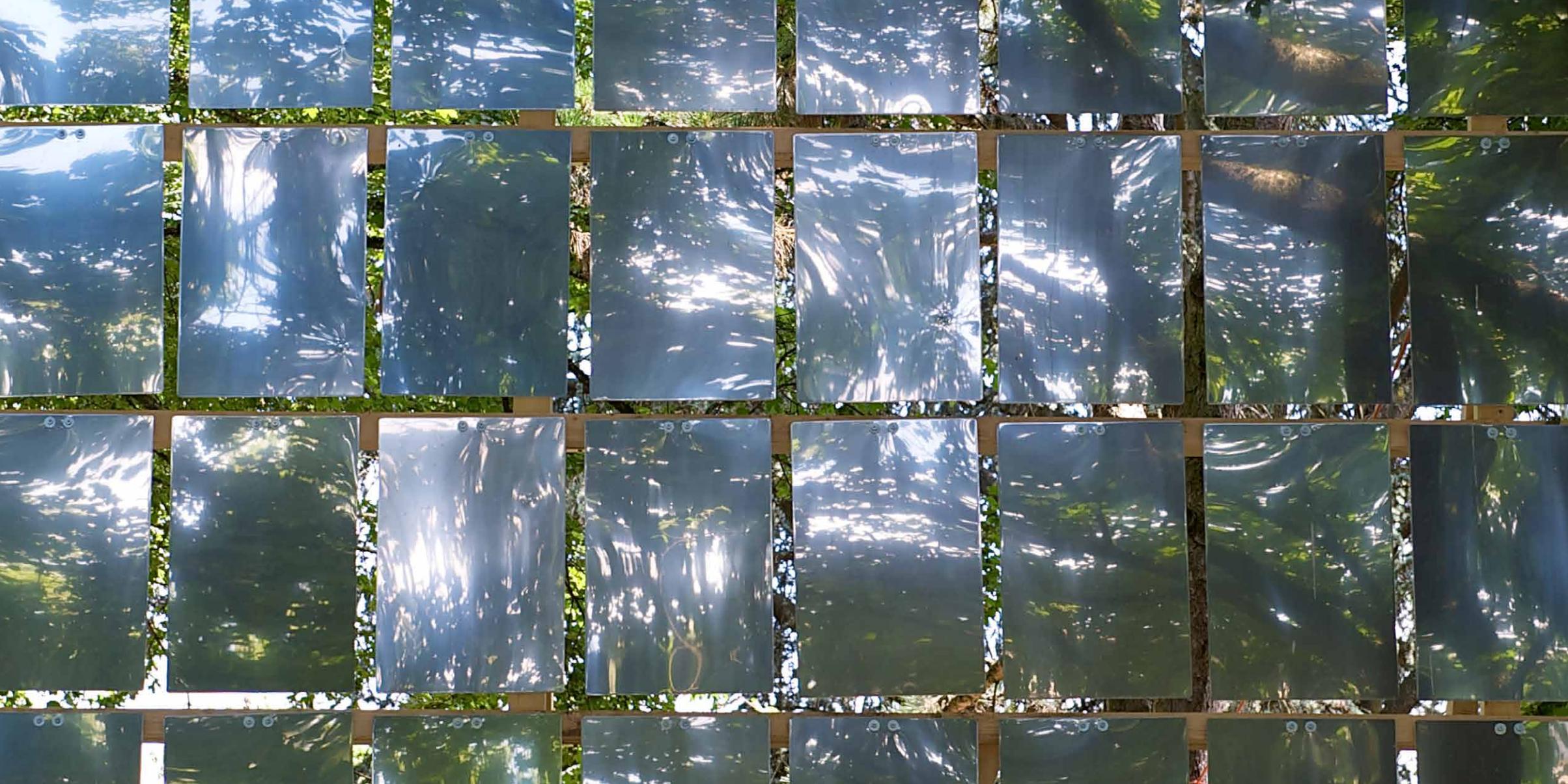
Revenons à leur installation. Il arrive parfois que les myriades de petits miroirs oscillent légèrement sous la brise. Dès lors, en pivotant un peu, ils commencent de refléter d'autres éléments. Comme un œil qui se tourne légèrement, avant de revenir à la position initiale. Ou comme l'ondée qui se déplace sur la surface azurée.

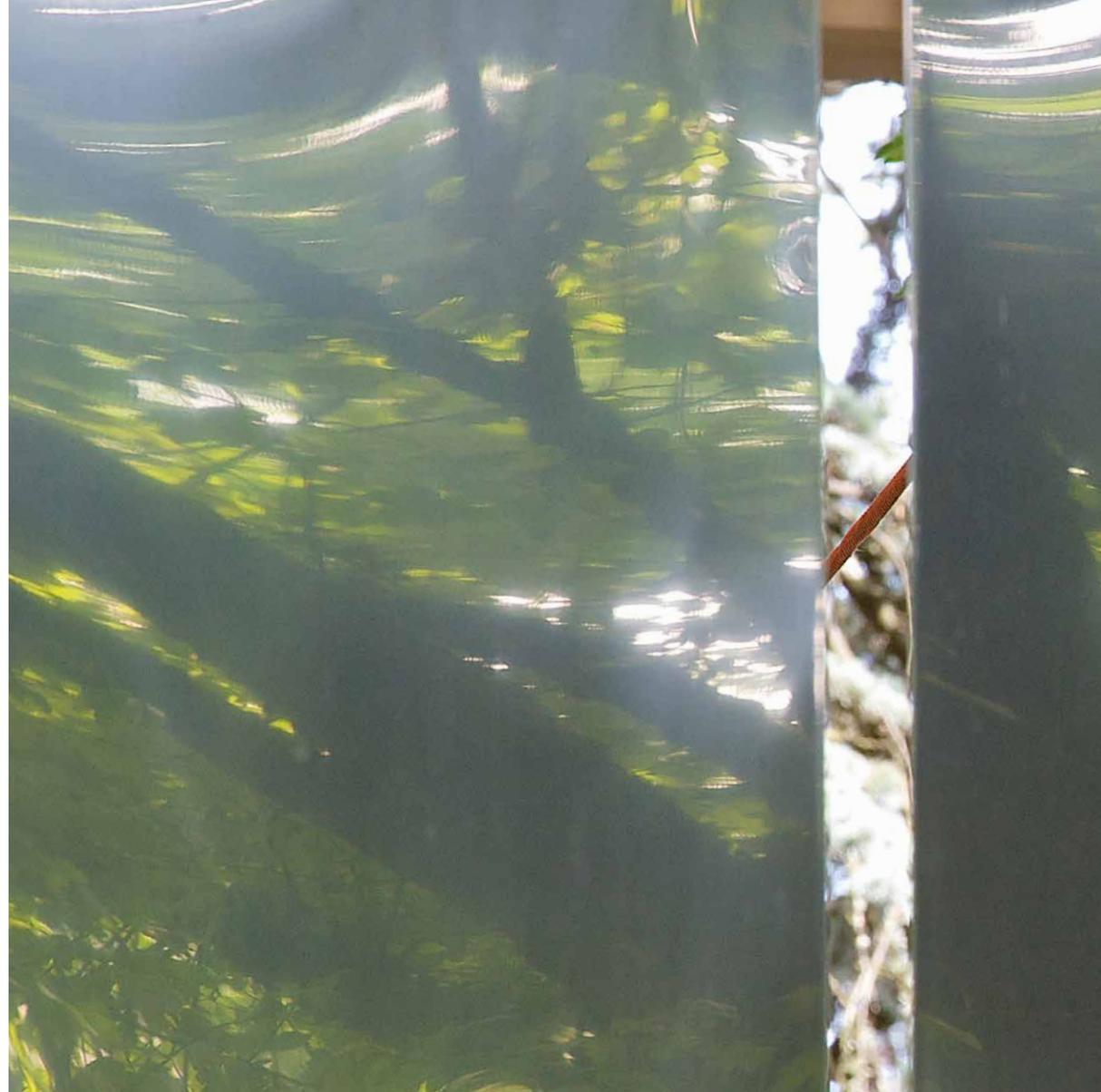
Sur leur site internet, cette phrase sur le point de vue naturel. « Le point de vue naturel, tout comme dans l'idée de la loi naturelle, est souvent le résultat

du choix d'une science particulière, telle que la physique des particules, l'écologie ou l'économie telles qu'exprimées en biologie [...] et le fait de décider que toute la réalité peut en découler et ainsi être évaluée. Le bouddhisme et le taoïsme idéalisent cette approche, mais admettent qu'elle soit difficile, voire impossible à atteindre, et définitivement impossible de communiquer avec un autre être humain en étant sûr de se comprendre.» De la difficulté de communiquer ce que l'on souhaite transmettre.

Les frères Chapuisat sont habités par leur œuvre. Ils reflètent un monde qui ne s'exprime pas, celui de leur création. Un monde de silence, d'absence et de non communication. Un monde de miroirs.







« C'est étrange d'être sous la terre. La lumière, dans ce tube souterrain de plusieurs centaines de mètres de long, est tamisée, douce et d'une grande beauté. Les bruits y sont également assourdis, différents. Par rapport à la surface, le climat se tempère. Tout change. »

— Michèle Lechevalier



"Nie martw się, będzie dobrze"
Ne l'inqwete pas, ca ira bien
Sebastian

"En la vida no pret
de éxito sino mas bien
Dans la vie, n'essaie p
mais plutôt

POUR ELLE, L'AVENTURE D'ARTÈRE EST UNE INCURSION AU CŒUR DE L'HUMAIN. UN CŒUR QUI S'EST DÉVOILÉ PEU À PEU. « J'AI PASSÉ DEUX

LES POUSSE-TUBES

Michèle Lechevalier

par Julien Rapp

mois, à raison d'un jour par semaine, dans ce conduit souterrain, avec les équipes d'ouvriers. Je ne souhaitais pas venir, tirer des portraits et m'en aller. Je voulais véritablement les rencontrer, les suivre dans leur quotidien.» Un quotidien qu'elle appréhende peu à peu. D'habitude, ses œuvres n'ont pas pour centre les hommes ou les femmes. Ici, oui. Dans un grand respect, elle s'imprègnera du milieu, du lieu, des hommes qui y travaillent.

«C'est étrange d'être sous la terre. La lumière, dans ce tube souterrain de plusieurs centaines de mètres de long, est tamisée, douce et d'une grande beauté. Les bruits y sont également assourdis, différents. Par rapport à la surface, le climat se tempère. Tout change. C'est une expérience multi-sensorielle, dans un lieu onirique.» Outre le lieu, il y a les hommes. «Ils travaillent dans le concret. Ils ont la notion d'un labeur utile à la communauté, d'un travail pour l'autre. C'est important à leurs yeux. Ils ont le sens d'un acte visant à améliorer le bien-être général. Nous sommes ici à des lieues de l'univers immatériel d'un travail devant ordinateur.»

La difficulté de la démarche tenait également au lieu. «Nous étions dans un tube de deux mètres de diamètre. Il n'était pas simple de me faire discrète là-dedans, afin de ne pas les gêner dans leur travail.» Le courant passe peu à peu. «La confiance s'est établie. Ils étaient ravis que quelqu'un s'intéresse à eux.»

«Je voulais les approcher de deux manières. Prendre des photos, bien sûr. Et puis leur demander à chacun d'écrire une phrase. Une démarche qui a pris du temps. Ces phrases ne sont venues qu'avec la confiance, l'apprivoisement. Mon but, à travers cette demande, était qu'ils soient respectés dans ce qu'ils avaient envie de dire» précise-t-elle, touchée par leurs propos.

Les ouvriers travaillent par quatre, trois à l'intérieur et un à l'extérieur. L'un d'eux fore, les deux autres déblaient. «L'énergie des deux équipes que j'ai suivies est différente, mais positive dans les deux cas. Ils creusent la terre, savent ce qu'ils doivent faire et en voient le résultat directement.» Ils viennent parfois de loin, et certains d'entre eux parcourent des milliers de kilomètres pour retrouver leur famille durant le week-end. Michèle Lechevalier relève également leur joie de vivre, entre sens de la plaisanterie et inévitables coups de gueule lorsque le matériel casse.

Fourmillant de mille anecdotes, touchant à chacun des ouvriers rencontrés, elle raconte avoir entamé une démarche différente. «Rien dans ce travail ne me connecte à ce que j'ai fait avant, à ma démarche artistique. Est-ce un problème? Non. Comme je travaillais avec l'humain, j'ai essayé de me faire la plus petite possible. J'étais une éponge. J'ai été séduite par la lumière, le conduit, le milieu. J'ai capté et restitué cet ensemble d'éléments.» Les photos, les phrases, en langue d'origine et en français, déposées sur une voile rivée aux grilles du chantier, témoignent de cette humanité. «Les ouvriers étaient présents au vernissage, ils étaient heureux, c'est pour moi l'essentiel» glisse Michèle Lechevalier en conclusion. Au cœur de l'humain, disions-nous.





"Con respeto y educación siempre seras respetado"
En agissant avec respect et éducation tu seras toujours respecté
Manuel



"La vie c'est comme un rayon de soleil, il faut en profiter un maximum"
Alexandre



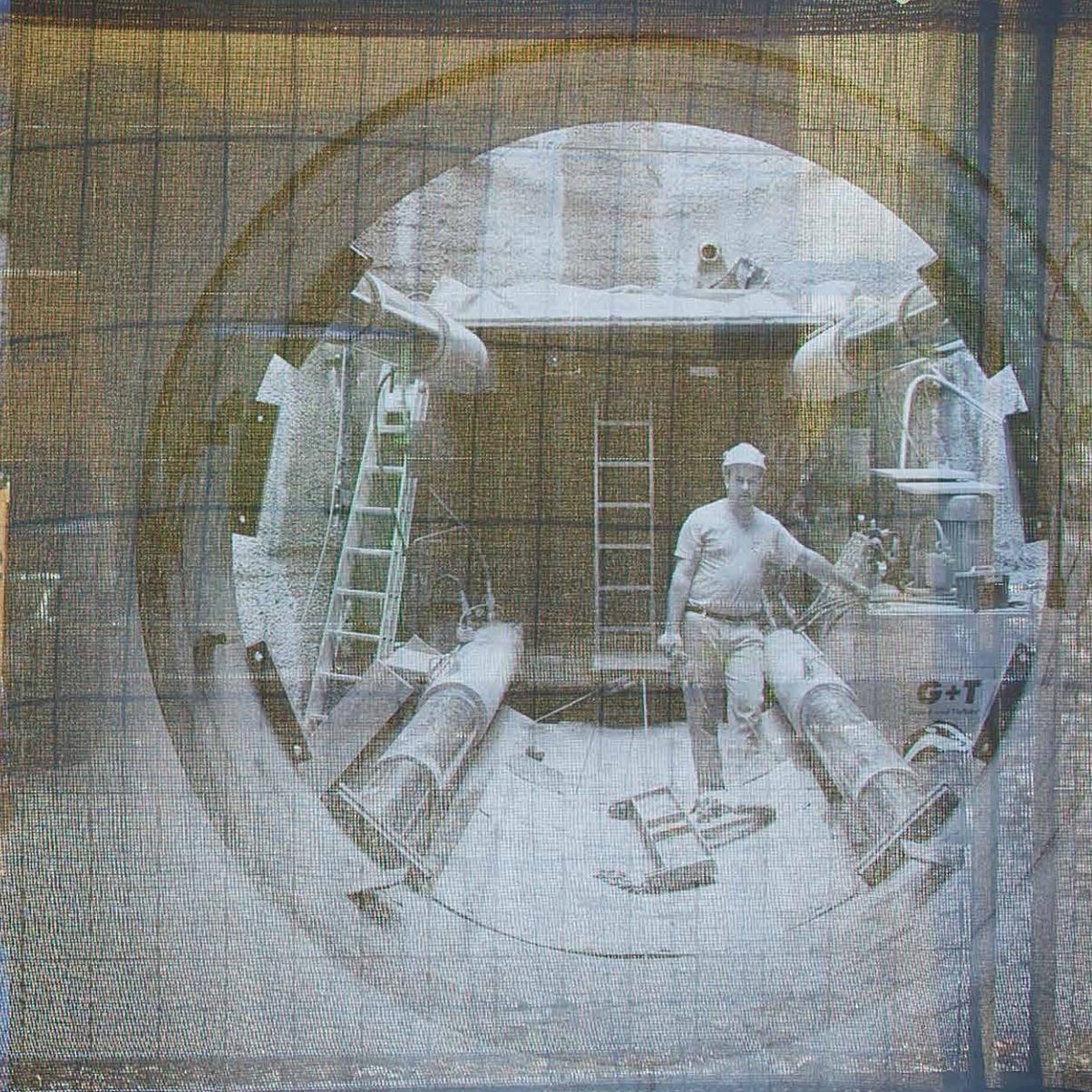
"Sono 25 anni che mi trovo qui in Svizzera, ho sempre lavorato con la stessa firma. Ho un'e meravigliosa famiglia. Un mio desiderio piu grande e che un giorno potrei ritornare in Italia al moi piccolo paese"
Je suis depuis 25 ans en Suisse. J'ai toujours travaillé pour la même entreprise. J'ai une famille merveilleuse. Mon désir le plus cher est de retourner un jour en Italie dans mon petit village
Mario

إذا كنا نريد لكسب العيش،
إذا كنت تريد أن تصبح
من الباحث عن
Khaled

"on veut gagner sa vie,
il suffit de travailler.
"on veut devenir riche,
il faut trouver autre chose
Khaled



"Me foot unde a, um obe azchoo"
Commencer en bas pour arriver en haut
Merlin



*« La machine, extension
du bras humain, lui permet
de sortir du règne animal.
Elle est objet d'utopie. »*

— Luc Mattenberger



IL AIME CRÉER DANS L'ESPACE PUBLIC, SE CONFRONTER AU TERRAIN. ARTÈRE LE FASCINE IMMÉDIATEMENT. « LA QUESTION DES UTOPIES

BALADEUSE

Luc Mattenberger

par Julien Rapp

est au centre de mon travail. Je me suis tourné vers l'art contemporain pour m'en approcher. Pour poursuivre le rêve moderniste qui prévoyait des machines volantes pour l'an 2000. Si le concept a quelque peu changé, la notion de progrès est restée. Elle est très présente dans le projet de mise en séparatif des eaux claires.»

Dans le cadre d'ARTÈRE, Luc Mattenberger conçoit une *Baladeuse*, source de lumière. «L'utilisation de cette lampe permet d'indiquer ce qui n'est pas visible, ici le chantier caché. Les tunnels souterrains de ce chantier font penser à certains lieux d'utopie omniprésents dans la littérature d'anticipation: les métros et les cités construites sous la terre.» Luc Mattenberger voit également dans les tubes du séparatif un lien avec un autre conduit souterrain majeur, l'immense tunnel du LHC. «C'est un des meilleurs exemples de recherche fondamentale. Celle qui se fait pour la connaissance, sans viser d'application directe d'une découverte. Cela rejoint l'idée de création artistique.»

Au cœur du travail de l'artiste se trouve la question du lien entre l'homme et la machine. «La machine, extension du bras humain, lui permet de sortir du règne animal. Elle est objet d'utopie.» Elle peut également revêtir un habit de pouvoir. «Une machine peut être vecteur de puissance. Beaucoup d'inventions ont tout d'abord été dévolues à la guerre. L'humain est beaucoup plus inspiré lorsqu'il s'agit de détruire son frère que de l'aider. On peut en déduire une idée

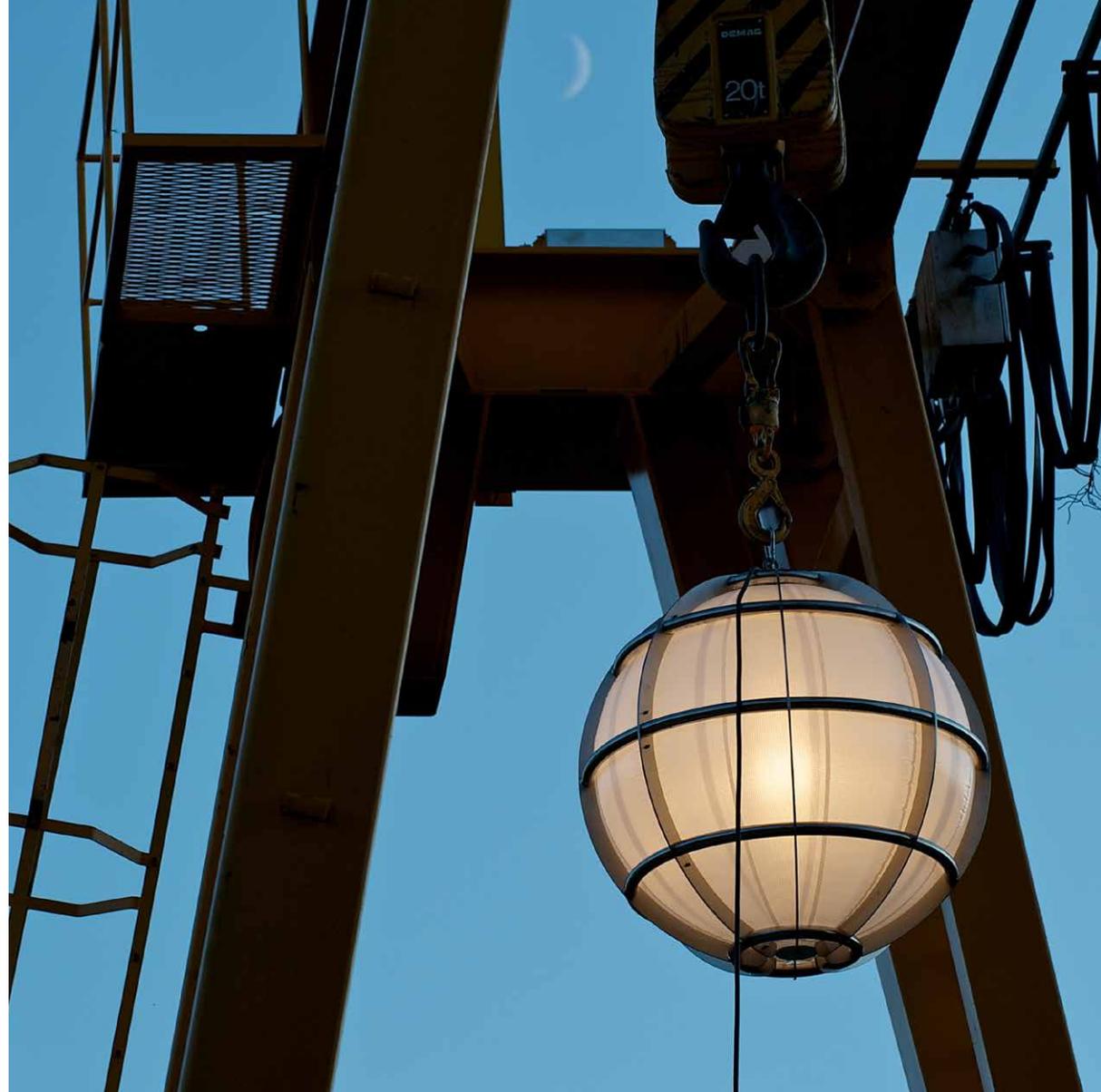
forte. La technologie est importante, bien sûr. Mais demeure l'idée de se pencher sur la façon dont elle est utilisée. Celui qui possède la puissance possède le pouvoir. D'autre part, après le 11 septembre, émerge l'idée que tout objet peut devenir une arme.»

Face aux multiples enjeux qu'il soulève, Luc Mattenberger souligne l'importance d'un art ancré dans le questionnement. « Dans mon travail, j'envisage les machines comme miroir de la société. Une œuvre d'art réussie donne à voir le monde différemment. »

Sa création pour ARTère en est le reflet. « *La Baladeuse* n'est pas une sculpture qui s'offre directement. Elle met en lumière différentes typologies urbaines. On en revient à l'idée d'utopie, d'effroi et de fascination. »

Suspendue au bout d'une grue de chantier, son installation revêt des airs célestes. « *La Baladeuse* possède une lumière omnidirectionnelle. Elle n'a pas d'équivalent, à part le soleil. Elle n'a aucune zone d'ombre. »

L'artiste, passionné, souligne l'importance, à ses yeux, de rester curieux. De voyager. De regarder en avant. Sans oublier, parfois, de glisser un regard en arrière. Comme on franchit un portique pour continuer d'avancer.



*Les ouvriers l'allumeront
dès qu'ils quitteront le chantier
et l'éteindront au matin
à la reprise du travail.
Elle sera visible et éclairée
la nuit 10 jours par mois.*

— Luc Mattenberger





« Faire une œuvre dans l'espace public est toujours passionnant. Travailler sur un élément qui a bouleversé Meyrin, en l'occurrence le chantier d'assainissement des eaux. En prendre le contrepoint et offrir un autre regard. »

— Christophe Kobler



ILS TRAVAILLENT ENSEMBLE À CRÉER DES INSTALLATIONS DANS L'ESPACE PUBLIC. CYRIL, LE PÈRE, EST PHOTOGRAPHE. CHRISTOPHE, LE FILS, DIRIGE

LE PLUVIOMÈTRE, ENTRE CIEL ET TERRE

Kobler & Kobler

par Julien Rapp

le service de l'urbanisme d'une commune genevoise. Il raconte les deux versants de son envie d'intervenir au cœur des cités. «Ce sont deux aspects très différents. L'art, c'est plutôt une interrogation sur l'espace public, tandis que l'urbanisme, c'est plutôt une réponse.» Les deux hommes commencent par travailler ensemble pour un projet relatif à l'hôpital des enfants. La collaboration se passe si bien qu'ils la poursuivent. «Il y a une émulation, lorsque nous sommes ensemble, qui fonctionne. Les rôles ne sont pas définis à l'avance, nous procédons par *brainstorming*.»

Lorsque Christophe Kobler découvre le projet ARTère, il est enthousiaste. «Faire une œuvre dans l'espace public est toujours passionnant, souligne-t-il. Et le projet ARTère possédait une autre dimension. Travailler sur un élément qui a bouleversé Meyrin, en l'occurrence le chantier d'assainissement des eaux. En prendre le contrepoint et offrir un autre regard. Cela correspond tout à fait à la démarche que j'essaie de mener. J'ai accroché tout de suite. Mon père aussi.» Les deux hommes pensent tout d'abord s'intéresser au sous-sol. Puis, rapidement, le projet change. Ils travailleront avec la pluie.

En émerge le *Pluviomètre*, une installation évoquant le cycle de l'eau en milieu urbain. Elle est munie de 80 entonnoirs qui captent l'eau de pluie et la retiennent dans un cylindre gradué. «On voulait une œuvre significative, que le public puisse voir. On ne voulait pas d'une démarche uniquement conceptuelle.

Du coup, on s'est arrêtés entre ciel et terre.» Ils décident de choisir un emplacement particulier. «L'esplanade des Vernes surplombe le futur lac. Il était donc intéressant que notre installation, qui récolte l'eau de pluie, y soit implantée.»

Le projet était émotionnellement fort pour lui. Ayant travaillé à l'urbanisme pour la commune de Meyrin, il se sentait particulièrement concerné. D'autre part, tout comme son père, il était sensible à l'importance de ce type de travail. «En effectuant une intervention dans l'espace public, en le modifiant, on incite les gens à mener une réflexion sur leur environnement direct. Le moment du montage est d'ailleurs particulièrement intéressant. Les gens posent des questions, s'interrogent. Dans l'espace public, il y a une richesse d'approche que ne permettent pas les lieux dédiés spécifiquement à l'art. Certains promeneurs ont besoin de comprendre le fonctionnement de cette installation. Une ouverture pour mieux appréhender l'œuvre. D'autres s'interrogent sur son sens, ou sur son esthétisme. D'autres encore vont plus loin. C'est cette richesse que j'adore. On pose quelque chose, et on reçoit en retour des réactions multiples et diversifiées.»







« Pour certaines œuvres, je travaille dans le durable. Pour d'autres, non. L'idée qu'une installation disparaisse petit à petit me plaît. »

— Ursula Mumenthaler



ELLE EST UNE ARTISTE DE L'ENTRE-DEUX. AINSI, SES ŒUVRES UTILISENT PHOTO ET PEINTURE. SON INTERVENTION POUR

LE CHEMIN DES EAUX

Ursula Mumenthaler

par Julien Rapp

ARTère s'en fait écho. Une intervention offrant différents visages. « Pour moi, ce n'est pas une œuvre d'art que l'on peut peindre, mettre dans une galerie et vendre, ou une simple décoration. Elle forme un tout aux multiples fonctions : information, décoration, art, symbolisation... » Ursula Mumenthaler devait pour cela éviter certains pièges. « Je souhaitais donner à voir un chantier caché sans tomber dans le didactique, l'explicatif. »

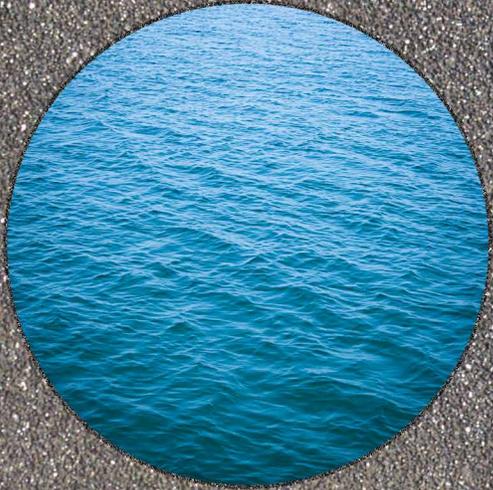
L'œuvre prend peu à peu forme. « J'ai imaginé une ligne bleue, un travail discret qui emmène le spectateur au long du chantier. Une ligne peinte à la main. » L'occasion, durant son travail, de rencontrer la population. « Les gens s'arrêtaient, posaient des questions, étaient souvent intéressés, intrigués. En particulier par les photos ». À cette ligne bleue qui parcourt les 1,6 kilomètres de chantier, elle adjoint en effet, dans des ronds de la taille de plaques d'égouts, des photos d'eaux sous diverses formes : neige, glace ou surface miroitante. Des eaux claires, de celles qui passeront par la canalisation du chantier. Les puits de forage dans lesquels les ouvriers travaillent sont également captés par son objectif et posés sur le bitume. C'est la première fois qu'elle opère en extérieur, et de nombreux défis se posent à elle : installer les photos sur l'asphalte grâce à une matière résistante, et jongler avec l'espace urbain entourant son intervention.

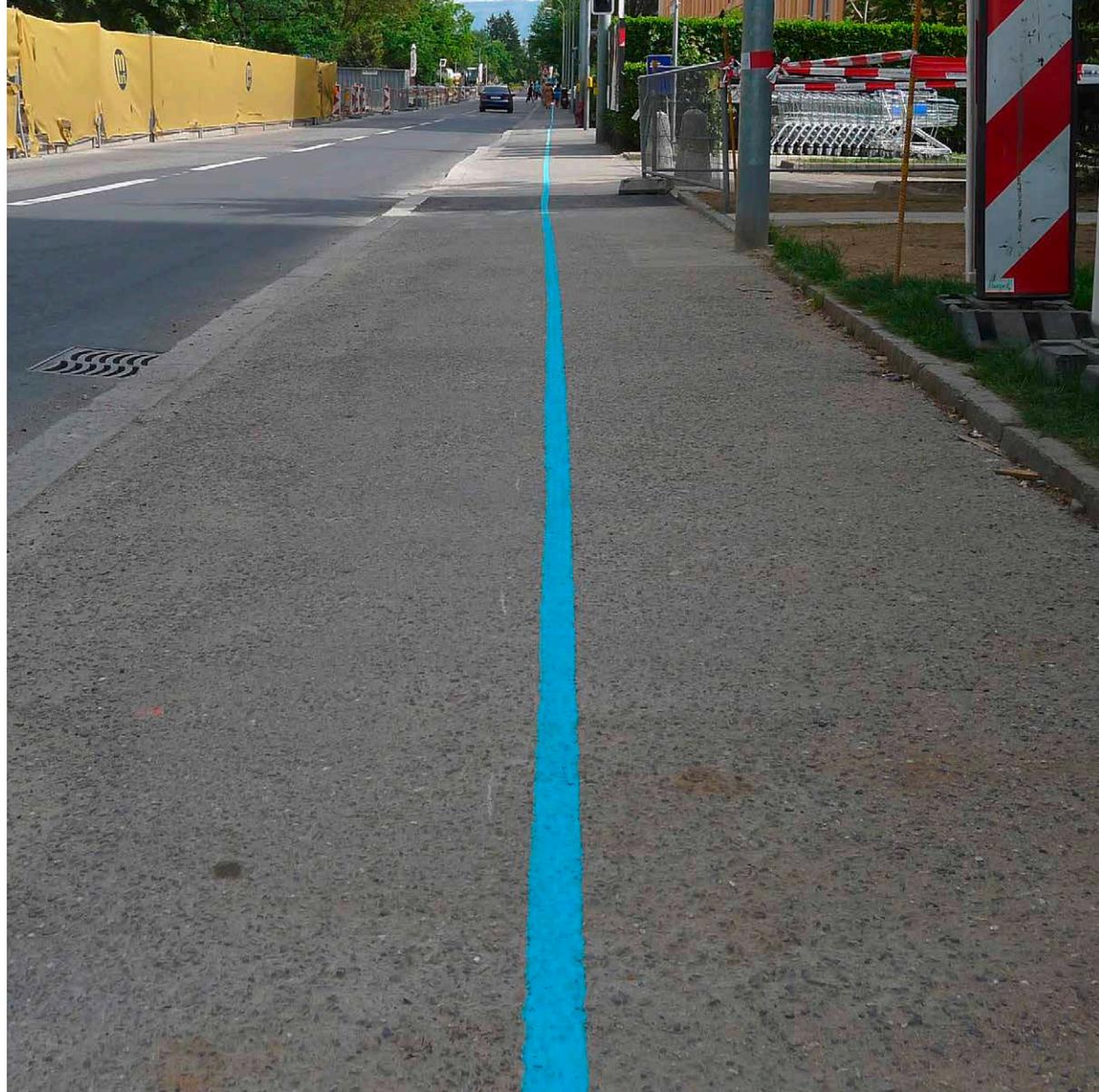
Ursula Mumenthaler est, nous le disions, une artiste de l'entre-deux. Ainsi, son œuvre meyrinoise est partagée entre verticalité et horizontalité.

« Comme mon installation se faisait au sol, à l'horizontale, les prises de vue ont été réalisées dans un souci de verticalité. Les photos d'eau, du puits ou du ciel, prises du dessus ou du dessous, donnaient cette illusion. Celle qui naît du fait de coucher à l'horizontale une image verticale. » L'entre-deux se mesure également à la durée de ses interventions. « Pour certaines œuvres, je travaille dans le durable. Pour d'autres, non. L'idée qu'une installation disparaisse petit à petit me plaît. »

Elle est enfin une artiste de l'illusion. « J'aime l'illusion. On vit beaucoup dans des illusions. Et on nous vend une réalité faite d'illusions. Dans la même optique, j'aime les questions de points de vue ». En approchant des photos circulaires d'ARTère, les images se révèlent, tenues secrètes jusque-là, se proposant soudain au regard. Comme un point de vue offert à la dérobée par une artiste de l'entre-deux.







REMERCIEMENTS

Les Frères Chapuisat · Céline Eléonore Froidevaux · Cyril & Christophe Kobler · Michèle Lechevalier · Luc Mattenberger · Ursula Mumenthaler · Julia Sørensen & Pierre-Louis Chantre · Jean Stern

- Thibault de Reure · conducteur de travaux, Marti Construction SA
- Claudio Angius · responsable section routes et voirie & ses collègues du centre de voirie horticole
- Philippe Maag · responsable du service de l'urbanisme
- Les membres de la commission du Fonds d'art contemporain de la commune de Meyrin
- Les régies immobilières qui ont autorisé l'implantation des œuvres

Et toutes les personnes sans lesquelles ce projet n'aurait pas pu voir le jour.

